

LE JOUR D'AUTREFOIS

Pour moi le jour d'autrefois me renvoie à ma vie au collège, à l'université, à la marine. C'est pourquoi je vous présente mon passé, qui est toujours présent, qui n'est pas oubliable, à travers un livre dédié à mon petit fils Nicanor. Je continuerai à écrire sur ce thème, mais pas aujourd'hui. Je laisse la place à deux chapitres de mon livre.

AU COLLÈGE

Arbres, María, oiseaux, hiver, feu, café, lait, radio, après-midi, grand-mère, tissu, roman, conte, nuit, rose, rêve, sensation, matin, réveil, collègue, tristesse, omnibus, fenêtre, tristesse, ciel, gris, arrivée, collègue, grilles, pierre, solfège, tristesse, prière, chapelle, luxe, somnolence, tablier blanc, encre, tache, pénitence, récréation.

Il y avait des raisons pour détester ce maudit collègue. Elle ne pouvait que parler avec les mains croisées dans le dos et elle devait donc réciter les leçons de cette manière ; dans le sens opposé à celui de la prière. Oui, parce que les mains devaient disparaître vers l'arrière et la voix se perdait ainsi dans le cerveau en cherchant des images pour sortir ensuite par le nez. Le menton s'enfonçait contre la poitrine, mais sans humilité.

* * *

Il y eut une récréation inoubliable où María Cristina D...et moi étions restées dans la salle de classe. Nous avons six ans et nous étions dans la première classe. Moi, comme toujours, je dessinais et je parlais seule, parce que les enfants parlent seuls, comme les adultes, afin de se consoler pendant que l'imagination tisse des histoires, à la manière dont les grands-mères font du tricot. Alors je vis María Cristina prendre la plume en or de Chiche, fille d'un riche marchand d'huile. La sonnerie retentit et nous sortîmes, moi avant elle, pour éviter le piquet sous le tableau du pauvre Christ, rejoindre l'endroit dans la grande cour où les files se formaient rapidement pour entrer dans les classes.

Nous avons sorti nos livres de lecture, il y avait un OSO¹ = O-S-O = OSO = O-SO ; le dessin montrait une bête dorée très belle, avec des moustaches joyeuses, un nez noir et des poils partout. Il ressemblait curieusement à mon ours en peluche, celui que me portera papa en vacances à Miramar. Des cris et des pleurs me parvinrent alors, interrompant ma contemplation. C'était ma camarade du banc de classe, Chiche, qui pleurait, parce qu'elle ne trouvait pas sa plume en or.

La sœur fit l'inventaire de tous les bancs un par un ainsi que des tiroirs. La plume en or se trouvait dans le mien. Je n'aurais pas pu dénoncer ni accuser María Cristina, mais je n'ai jamais pu me défaire de l'horreur du sentiment de faute qui est tombé sur moi, ce jour-là, à l'âge de six ans. Ce jour-là, tous pourront dire qu'il ne se passa rien, si ce n'est quelques larmes de surprise, si je les ai eues, ce que je ne crois pas, la surprise allant toujours plus loin que la douleur.

Cinquante ans plus tard, je me souviens encore douloureusement, par rapport à certaines positions exagérées de la vie, de la cicatrice grossière que forma cette blessure.

LA RÉVOLUTION DE 1943

Je me suis réveillée comme tous les matins, sans l'envie de me lever. Les lampes couleur rose d'opale, les murs en soie verte, avec des fleurs et des feuilles. Je sentais la difficulté de me réveiller complètement. Ma grand-mère se déplaçait dans la pièce, créant en moi la sensation que le monde existait, qu'existait l'action et que je pouvais entrer en elle. Tranquillement, pendant quelques minutes, j'essayais de retenir la sensation de paix, de ne pas

¹ Oso : mot espagnol qui signifie ours.

être impliquée.

Alors venait ma mère qui me mettait les chaussettes. Je devais aller au collège. En me mettant debout tout changeait : tout était vertical ou horizontal. Il n'y avait pas de choses rondes ni de mouvements doux. Le sein maternel disparaissait. Je ne voulais pas accepter la stridence du monde extérieur.

Je me savais une petite fille vieille ; ces émotions n'étaient pas celles de tous les enfants. Parce que je suis née vieille et que j'ai gardé la petite fille à l'intérieur de moi pour qu'on ne lui fasse pas de mal pour la tirer à la vie, librement, à chaque fois que l'environnement climatique et psychologique des adultes qui m'entouraient le permettait.

Pendant que je prenais le petit déjeuner – sans presque le déguster, mais avec appétit – dans la grande cuisinière de famille, de fer, énorme, on préparait le bouillon traditionnel ; la marmite des grandes familles. Je sentais le parfum des légumes. Je regardais ma gouvernante et je me demandais pourquoi elle était mon véritable amour. Je ne parlais pas. Je ne parlais pas, mais je ne parle jamais. Je préfère observer que parler.

Combien il me coûtait de quitter la maison ! Dans cinq minutes allait sonner le klaxon de l'omnibus du collège. Quelqu'un allumait la radio. Une radio des années quarante, grande et absolument fantasmagique pour moi. La radio représentait : l'émotion des romans tragiques – comme *Le rosier des ruines* –, l'éclatement de la guerre mondiale et la voix de Juan José Míguez, profonde, frémissante, paternelle. L'après-midi, ma grand-mère tricotait dans le jardin d'hiver près de cette radio : Peter Fox² le savait, ma rencontre avec le détective, enfin... la vie.

Quand retentissait le klaxon je sortais en courant : je traversais la maison par la salle de musique et le cabinet de mon père ; je sortais dans la rue et je montais dans l'autobus. L'autobus était bleu et le chauffeur s'appelait Fano. Il fut mon ami et mon bourreau depuis l'âge de cinq ans jusqu'à dix-huit ans. Parce que je n'ai jamais aimé le collège. J'aimais ma maison où je regardais vivre les adultes. Je fus un témoin, mais pas un témoin malheureux d'être seul et sans fratrie, sinon un témoin qui avait une longue vie et plus de capacité à comprendre que les adultes. Je les voyais se débattre dans leurs propres problèmes intérieurs, dans leurs luttes de pouvoir. J'ai vite compris le sens de soutenir le plus faible. Mais j'ai très bien gardé ma petite fille intérieure. Elle ne pouvait être que ma carte de triomphe. Et cinquante ans plus tard je comprends la force incomparable d'une histoire faite d'authenticité.

J'ai interprété tous les rôles, j'ai accompagné chacun sur son chemin jusqu'à la fin. Mais j'ai toujours trouvé le moment pour jouer à la poupée, à l'héroïne, au conquistador. L'enfant est une entité suprême ; un archétype, une totalité en situation de surprise, en face d'un mystère à découvrir. J'étais le bédouin du désert, qui couchait son chameau pour ne pas être châtiée par le simoun. J'étais seule, à cheval sur un fauteuil du salon, dont le dossier était le chameau ; mon chameau. Et je vivais secrètement toutes mes aventures devant des adultes enfermés dans leurs propres problèmes. J'étais la princesse d'*Aladin*, *Peau d'âne* et *Lawrence d'Arabie*.

Un autre fauteuil servait d'embarcation où je montais quand j'étais entourée par les requins dans une rivière d'Afrique. Et je me défendais à coups de rames. Quand il pleuvait, dans le jardin de la maison, près du pavillon des domestiques, pendant que tous étaient dedans, je me lançais sous la pluie, traversant la Russie à cheval. C'était un mélange d'angoisse et de plaisir de voir les deux maisons en même temps. J'aurais aimé vivre dans le pavillon de service. Ma pièce préférée était la chambre de ma gouvernante. Dans cet endroit, j'étais propriétaire d'un immense domaine. Personne ne pouvait envahir mon territoire. Et la petite fille sortait joyeusement pour vivre, animée par cette énergie primordiale qu'elle comprenait sans raisonner.

² Série policière radiophonique dont le protagoniste était le célèbre détective Peter Fox.

La grande maison m'obligeait à ressentir jusque dans ma poitrine des choses qui ne me satisfaisaient pas. Je savais que je devais les accepter : un grand-père qui n'était plus là, les immenses bibliothèques d'ouvrages que personne ne consultait, l'armoire avec la cithare, les violons, le violoncelle et les autres instruments...

J'étais surprise de constater comment tout avait pu se conserver pendant si longtemps et se détruire si rapidement. Parce que dans cette maison arrivèrent les barbares détruisant des siècles de culture. J'aurais pu être le pape qui arrêta Attila. Mais Attila mesurait dans mon cas un mètre quatre-vingts et j'étais trop petite. Peut-être ai-je découvert alors que je n'étais pas toute-puissante. Mais je me suis toujours dit : « Si je ne le suis pas aujourd'hui, je pourrai l'être demain » et je gardais ma petite fille bien à l'intérieur et je la laissais jouer à la poupée, à l'héroïne et au conquistador.

Mais comme toujours il y avait le « collègue » : loi, société, socialisation. Moulée dans un uniforme – gris-bleu, bas noirs, chapeau bleu, souliers noirs, gants blancs, tablier blanc impeccable ! – je jouais, durant le trajet, à la liberté. En regardant la rue, à travers la fenêtre, tout m'attirait magnifiquement. Et cela me permettait de me résigner à être assise sur un banc d'école.

On ne peut pas attendre des miracles, mais il en est arrivé un. On avait déclaré la révolution, le 4 juin 1943, en destituant le président radical-personnaliste d'alors, Castillo. Nous sommes entrées au collège pour en sortir tout de suite. Les chars du premier régiment d'infanterie avançaient vers le nord et d'autres qui venaient du campo de Mayo se dirigeaient vers le sud. C'est-à-dire que les sœurs du collège nous renvoyèrent à la maison. Jamais je n'avais été aussi heureuse. C'était le miracle !

Le président Castillo, qui avait pris le pouvoir un an auparavant, se vit obligé de fuir vers l'Uruguay, mais le bateau où il voyageait fut arrêté et il dut signer sa démission. Le mouvement fut la conséquence de la crise politico-économique de l'Argentine : les États-Unis entrèrent dans la seconde guerre mondiale et cette année-là, l'Argentine était le seul pays américain à maintenir encore des relations avec les pays de l'Axe.

Montée sur le mur de l'avant-jardin qui se trouvait devant la maison, accrochée aux barreaux, avec mon uniforme, je voyais passer les chars. Cela se passa à Buenos Aires. J'habitais rue Iberá aux numéros 24-73 et 24-65, à quelques mètres de l'avenue Cabildo. Les chars passaient et, durant toute ma vie, chaque fois que je vois un char, il représente pour moi la liberté et non pas la guerre. Il faisait certainement froid, mais la petite fille s'amusait beaucoup en montant sur le mur, contemplant des choses qu'elle n'aurait même pas pu imaginer. Je vois encore les feuilles de la fin de l'automne 1943 et à gauche les chars qui passent. Quand je baisse la vue, j'ai les feuilles à mes pieds, et, malgré le bruit des chars, je peux écouter le vent et le murmure que font les feuilles en tombant. C'est merveilleux, je suis libre !

Graciela PİOTON-CİMETTİ de MALEVİLLE

Docteur en psychologie clinique et sociale
Psychanalyste, sociologue,
sophrologue

Chevalier de la Légion d'honneur